

ÉLOGE DU PROFESSEUR ROBERT LAFON

Par
Régis Pouget



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 25/10/1982
Conf. n°2795, Bull. 13, pp. 311-328 (1983)

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mon Cher Maître,
Mes Chers Collègues,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Marcel PAGNOL disait dans son discours de réception à l'Académie Française « *Je vous demanderai pas comment avez-vous pensé à moi ?* », car j'y avais pensé le premier ».

Un peu gêné, en psychiatre psychanalyste de commencer par une dénégation, je vous dis simplement qu'avant mon élection au sein de votre Compagnie, je ne pensais pas avoir le profil convenable pour y figurer. A Claude ROMIEU qui me pressentait, j'avais fait part de mes réserves, en raison de ma réputation de caractère indépendant, assez peu conventionnel, avec quelques relents de soufre.

Claude ROMIEU était la courtoisie, la gentillesse, le dévouement et la fidélité en amitié. Le seul motif de tristesse de cette journée est son absence. Il me semble le voir sourire, comme il le faisait si souvent de cette introduction si peu académique, lui qui m'avait dit pour me convaincre « nous avons besoin d'esprits décapants ».

Ne résistant jamais à un mauvais jeu de mots, j'avais répondu qu'il s'agissait, me concernant, d'esprit de sel.

Ainsi, Messieurs, grâce à mon Maître Claude ROMIEU, vous avez au sein de votre Compagnie de l'acide chlorhydrique. Cela ne déplairait pas au Professeur LAFON qui avait un goût naturel pour la chimie. Puissiez-vous ne pas avoir à regretter votre décision...

Il est toujours difficile d'intervenir au côté du Professeur HARANT, tellement son éloquence, sa maîtrise de la langue, sa culture, sa chaleur naturelle et son humour sont grands. Seule l'affection profonde que je lui porte me permet d'aborder, en toute inconscience, une telle épreuve.

La tradition veut que le nouvel élu fasse l'éloge de son prédécesseur. Le mien est le Professeur Robert LAFON dont j'ai été l'élève, puis le collaborateur.

Nous avons pensé, le Professeur HARANT et moi, qu'à un éloge traditionnel et conventionnel, il valait mieux substituer une réflexion générale sur sa vie professionnelle et associer quelques remarques sur la fonction paternelle tout à fait dans l'esprit de M. LAFON.

La vie du Professeur Lafon

A la Faculté de Médecine, lorsque l'un de nos collègues fait l'éloge de son prédécesseur - le plus souvent son patron -, il commence généralement par la scène de la rencontre. La voici un peu caricaturée : le plus ancien dont l'aspect bourru... quelquefois glacial ou ironique, - il y a possibilité de variantes - cache un cœur d'or et la bonté biblique de BOOZ endormi, reçoit le plus jeune sous l'apparence timide - ou insouciant - duquel couvent la détermination de DU GUESCLIN et la bravoure de BAYARD. Ils se reconnaissent et l'un devient le collaborateur de l'autre... et ils vivent très heureux. Il reste au départ du plus vieux cette belle image d'Épinal reproduite à chaque départ. Là vérité est, vous le savez, bien différente..., mais l'esprit humain se la dissimule derrière des souvenirs écrans trop beaux pour être vrais. Ils ont le mérite de rendre acceptable ce qui ne le serait pas. Ce style de mémoire a bien des avantages. Il constitue la pourpre dont on recouvre les dieux morts.

N'hésitant pas, en ancien joueur de rugby, à emprunter la voie étroite et ayant toujours manifesté l'amitié de la franchise à mon Maître LAFON, je vais essayer de procéder par le jeu des associations ou du retour en arrière, plutôt que par celui de la chronologie.

A ses obsèques, la foule était recueillie et émue, faite des officiels, de quelques notables et d'une masse de gens simples qui l'avaient aimé et qu'il avait aimés. La classe des notables à laquelle il appartenait l'avait souvent dédaigné. Lui, faisait la politique qui pouvait la sauver ; il la fréquentait peu, mais ne l'aimait pas.

A la sortie de la cathédrale voisine, ceux qui l'avaient approché de plus près dans sa vie professionnelle étaient silencieux. L'un de nous dit « le père est mort »... Nous nous sommes séparés sans rien dire. Dans la voiture qui me ramenait à l'hôpital, je pensais à notre première rencontre.

C'était en juin 1953. Il venait d'accéder à la Chaire des Maladies Nerveuses et Mentales, mais depuis longtemps il dirigeait, en fait, le service de l'Hôpital Saint-Charles qui lui était lié.

Nous étions six externes qui, selon l'usage de l'époque, venions nous présenter au patron avant de commencer notre service de six mois qui débutait le 1er juillet.

Il nous reçut courtoisement, nous serra la main, nous fit asseoir dans son bureau de style. Cet accueil et ce mobilier contrastaient avec celui de certains de ses collègues et nous mettaient en confiance alors que nous étions arrivés plutôt émus et impressionnés par sa réputation déjà à son zénith.

Il nous demanda nos projets sur les dates de vacances. Chacun annonça les siens, longuement il les nota, fit un tableau. Il nous parla ensuite de la psychiatrie, puis il nous congédia avec la même simplicité affectueuse.

L'un de mes camarades, comme nous sortions, me tira par la manche pour me faire regarder en arrière... Notre maître venait machinalement de jeter à la corbeille le beau programme. Le chef de clinique pour terminer régla le tour de vacances des externes.

J'avais appris, à mon insu, mais je ne l'ai compris que plus tard, trois choses, et cela m'a beaucoup aidé :

- que le pouvoir réel n'est pas où il paraît
- que le chef ne doit pas s'occuper des détails
- que M. LAFON était déjà un grand-père qui avait du mal à dire non.

Par la suite, nos relations devaient prendre une autre voie. C'est lui qui m'a orienté vers la psychiatrie, m'a conseillé de présenter le concours d'internat en psychiatrie, puis le médicament

des hôpitaux psychiatriques. Entre temps j'avais passé un an d'internat en psychiatrie dans son service...

Plus tard, alors que comme M. EUZIERE j'avais été nommé dans l'ouest..., puis dans la suite de ma carrière hospitalière, je ne manquais pas d'aller le saluer à chacun de mes passages à Montpellier.

Dans sa carrière publique il me semble que nous pouvons arbitrairement... séparer trois périodes :

- La première jusqu'en 1940 est purement médicale. C'est la carrière de tout étudiant en médecine un peu ambitieux qui prépare les concours hospitaliers, les franchit et au fur et à mesure enseigne la médecine et commence à se familiariser avec la psychiatrie de l'enfant. C'est sa période de maturation. Elle ne présente pas tellement de caractère spécifique.

- La deuxième de 1940 à 1961 est la période ascendante de l'épanouissement.

La consultation d'hygiène mentale infantile lui a montré les limites de la médecine dans ce domaine. Il comprend très vite l'intérêt des aspects psychologique, familial et social.

Dès 1942 il jette les bases de ce qui sera la politique de santé de la France, en matière de psychiatrie de l'enfant, pendant 25 ans. Alors que, quoiqu'ils en aient raconté par la suite, les Français pensaient - et personne ne le leur reproche - à leur ravitaillement quotidien, il fallait un esprit peu commun pour travailler à des projets dont personne ne pouvait alors affirmer qu'ils ne resteraient pas de pures rêveries. Il fallait de l'enthousiasme, du courage, une foi. Il fallait aussi, à son côté, une présence qui réglât pour lui les questions matérielles. Il eut beaucoup de chance d'avoir Mme LAFON.

Personnalité anxieuse, il s'équilibre dans un perpétuel mouvement en avant et dans une activité débordante qui occupe tout son temps et ses loisirs (qu'il ne prend pas d'ailleurs).

Jusque là il a suivi le désir de son père qu'il fût médecin. Comme toujours il est allé au delà : il est devenu professeur. Maintenant il peut se consacrer à la réalisation de son propre désir d'être architecte. Il va bâtir et faire bâtir.

Son enfance, un peu sevrée d'affection par un placement précoce en internat entre 8 et 17 ans (entre 1913 et 1922), lui a laissé une impression permanente de manque d'affection. Il aime être aimé. Il ne sait pas refuser sans se forcer, alors il devient cassant. Le souvenir des grands dortoirs, de la promiscuité lui laissera l'horreur des grands établissements et il sera l'un des premiers à préconiser les établissements d'enfants à faible effectif pour que les relations soient faciles. La France se couvre de tels établissements. Notre région en sera largement pourvue, la première dans le pays par le nombre.

En 1961, c'est le Congrès des Associations de Sauvegarde à Lyon, qu'il préside. Ces associations sont riches et puissantes. Elles suscitent méfiance et convoitise. La première est le fait du Ministère de la Santé et de l'Education, la deuxième de tous ceux qui n'ont pas bénéficié du système en place...

Pendant cette période créatrice il voyage beaucoup, travaille d'arrache-pied, est invité partout dans le monde... On le voit peu à Montpellier dans son service, mais il a su choisir Robert LABAUGE pour la neurologie et Jean MINVIELLE pour la psychiatrie et grâce à ces collaborateurs il reste présent. Il en est de même avec Mlle LEENHARDT et son équipe à l'École d'Éducateurs.

- La troisième période va de 1961 à sa mort. Il travaille encore beaucoup, voyage mais avec moins de conviction. Il est couvert d'honneurs : Ordre du Mérite, Légion d'Honneur, Prix Kennedy et tant d'autres, ce qui n'augmente pas le nombre de ses amis. Il se plaindra que seuls deux collègues l'ont complimenté alors qu'il reçoit ce prix international qui faisait retomber un peu de sa gloire sur notre Faculté.

En 1959, presque sur une impulsion, il se lance dans la politique active. Au scrutin de liste, il est le 2ème élu au nombre de voix. Sa liste ayant laissé dans la bataille son chef, il participe aux négociations qui décideront de l'élection du maire, mais reste à l'écart dans la distribution des honneurs. Il n'acceptera que la responsabilité de l'Aide Sociale dont il s'acquittera avec minutie.

Alors les événements se précipitent. Il ne les avait pas prévus, mais il était de ceux qui avaient tout fait pour les éviter. C'est mai 1968.

Libéral de tempérament, il était ouvert au dialogue et n'avait rien d'un mandarin autoritaire. Pourtant, au cours de ces longues journées de mai dont on nous dit aujourd'hui qu'elles étaient folkloriques, mais dont ceux qui étaient aux affaires savent combien était fragile le rideau qui nous a séparés de la révolution, le nombre de ses fidèles pouvait se compter sur les doigts d'une seule main mutilée. Il ne l'oublia pas.

Pragmatique, il assimile rapidement la nouvelle loi d'orientation et crée à l'Université Paul Valéry, avec le Doyen LAUBRIET, l'U.E.R. IX de psychopédagogie médico-sociale où se regroupent les étudiants qui deviendront les éducateurs spécialisés dans l'enfance inadaptée, les psychologues cliniciens, les travailleurs sociaux, l'université du 3ème âge, puis du tiers-temps. Il pense y associer les psychiatres - la psychiatrie devenue en 1969 discipline autonome. Ainsi a-t-il l'idée remarquable de faire se rencontrer dès leurs études ceux qui auront à collaborer dans le traitement et l'assistance des enfants psychologiquement handicapés.

Hélas, pressé par le temps, par le départ à la retraite, la mort ou les maladies de certains de ses fidèles collaborateurs du début, lui-même atteint en 1963, puis en 1971 par la maladie qui l'avait retenu plusieurs mois hospitalisé - lors de la 2ème, déjà certains, toute honte bue, envisageaient sa succession - son anxiété naturelle l'empêche, dans le domaine de l'enfance, de choisir de nouveaux collaborateurs à la hauteur de la tâche... Ceux de la 2ème époque étaient venus pour travailler à l'oeuvre commune, ceux de la 3ème ne vinrent, en grande partie, que pour participer à la récolte. De tels esprits étaient moins soucieux de son oeuvre que de leur situation personnelle. Ils le trahirent et le trompèrent. Ainsi va la vie.

Sa retraite n'interrompt qu'une partie de ses activités. Il en trouva d'autres et ne resta jamais inactif : travaux de généalogie, université du tiers-temps, rédaction de livres, classement de ses archives.

Un tel homme, toujours en mouvement, toujours en action, devait avoir comme nous tous un point fixe.

Pour lui, je l'ai découvert tardivement, c'était Mme LAFON. Quand elle a disparu, nous savions qu'il ne vivrait plus longtemps.

Si l'on devait résumer ce qu'il était, je dirais qu'il était né pour être grand-père. Bon, honnête, modeste, porté par une soif d'affection, il ne savait pas refuser, se mettait rarement en colère et se montrait d'une sensibilité excessive qui lui valut avec son maître EUZIÈRE des rapports souvent difficiles et des réconciliations d'allure familiale.

Puisqu'il a été un créateur, envisageons maintenant :

La fonction paternelle

A la fin d'une réunion de travail avec des étudiants, l'un d'eux me dit à brûle-pourpoint : « De tout ce que vous avez fait, si vous deviez ne garder qu'une chose, laquelle ? ». Ma réponse fut : « L'éducation d'un enfant ».

Définition

L'originalité de la fonction paternelle est :

1. de ne pas avoir de support objectif et de partir, comme les mathématiques, d'un postulat qui est la foi en la parole de sa femme. Toute paternité est présumée.
2. d'exister avant toute chose. Chacun envisage toujours d'être le fils de quelqu'un.
3. d'être, au sens étymologique, une pédagogie.
4. d'avoir des objectifs spécifiques.
5. de pouvoir être symbolique.
6. d'être liée à l'agressivité, pour certains de ses aspects.

Organisation de la fonction

1. Dans la mythologie grecque, Athénée sort du cerveau de Zeus toute armée.

Elle est conçue sans l'intermédiaire d'une mère. Elle est la déesse de la sagesse et des arts, mais c'est aussi la femme sans chaleur, sans amour, sans descendance.

Elle est une fin en soi.

La vie au contraire exige la continuité, le renouvellement, le projet, la création, l'amour.

Au début donc et dans le mythe, comme dans la réalité, la fonction paternelle commence par l'amour.

Les psychothérapeutes savent qu'avant même la naissance, le père est beaucoup plus impliqué qu'on ne le croit généralement et qu'il investit beaucoup dans la venue de l'enfant. Dans les premiers mois de la vie, le père n'est pas absent, mais il a plutôt une fonction de type maternel, surtout dans les temps modernes.

2. La marque des limites

Ce n'est que plus tard, avec l'abord du langage, qu'apparaît la première manifestation de la fonction paternelle : la marque des limites. Auparavant, au stade du miroir, l'enfant a franchi le leurre de l'image ; la notion de moi, de l'autre, de ce qui lui ressemble, vient de lui et n'est pas lui.

La première loi naturelle à laquelle s'affronte l'enfant est celle du signifiant. Pour s'exprimer d'une manière communicable à tous, et pas seulement aux personnes qui ont fonction maternelle, il doit passer par le canal étroit du signifiant qui appauvrit ce qu'il a à dire, le trahit quelquefois, mais sans lequel il ne peut rien.

La première loi liée à la fonction paternelle est une contrainte qui ouvre sur les Autres.

Contrainte, car le rapport du signifiant au signifié est arbitraire. Il est facile de le noter à l'âge des « pourquoi » lorsque après une série d'interrogations, il faut au dernier pourquoi qui interroge sur le signifiant « Pourquoi est-ce une chaise ? » répondre : « Parce que c'est comme ça » qui rassure, ce qui revient à dire « Parce que c'est la nature des choses ». Combien de pédagogues qui veulent toujours tout expliquer, tout justifier pourraient s'en inspirer en revenant aux sources !

L'importance de cette période réside dans l'acquisition de la maîtrise de son propre système de communication par l'enfant grâce à la maîtrise du langage. Ne confondez pas avec le beau langage ou les bonnes manières. Ce dont il s'agit, c'est le bien-évoquer chez l'autre et le bien-recevoir chez soi. C'est là que va s'établir la domination de ce que j'ai appelé l'impérialisme de la culture (qui est plus terrible que le terrorisme culturel de l'intelligentsia). C'est là que les enfants issus d'un milieu au faible support culturel vont perdre leurs chances. Cette inégalité-là est irrattrapable, au contraire de celle de la fortune. Elle constitue un handicap plus grave qu'une infirmité physique surtout dans notre société française faite de castes séparées par la culture, sans communication, et dont chacune méprise celle qui lui est immédiatement inférieure tout en tenant des discours sur l'inégalité ou le droit à...

Les grands créateurs ont toujours eu la maîtrise de leur système de communication, la maîtrise du langage verbal ou non, et la possibilité par elle de mise à distance de l'événement pour le juger, l'estimer, l'intégrer, le prévoir.

La fonction paternelle se prépare déjà chez le futur père encore enfant. Il n'y manquera que l'action qui interviendra à l'adolescence.

Le moyen d'augmenter les chances des enfants des milieux sous-culturés, c'est l'école, et surtout l'école maternelle bien avant les acquisitions scolaires classiques qui, elles, vont sceller la situation. Après elle, commence souvent l'absurde. Il n'y aura pas de fin.

3. La séparation

La présence du père, surtout sa parole reprise par la mère, sépare l'enfant de celle-ci. Une boutade dit que jusqu'à trois ans une mère protège son enfant et qu'au delà il faille protéger l'enfant de sa mère. Lorsque apparaît la relation triangulaire, une nouvelle contrainte se manifeste pour l'enfant - passer du monde de la toute puissance, de la compréhension et de la séduction mutuelles à celui de la négociation devant un tiers présent, réel ou symbolique. Toutes les relations inter-humaines, collectives ou personnelles, à venir resteront marquées par cette première relation. L'avenir social du sujet en dépend.

Ce tiers est le représentant de la loi, le père symbolique qui existe avant que toute chose soit. Ceux que l'on appelle les filles et surtout les fils à maman resteront peu armés pour la vie sociale, gentils quand on ne les contrarie pas, mous, inconsistant, velléitaires, vulnérables et dépendants. Au contraire, l'enfant séparé de la mère par le père est plus assuré, solide, robuste, résistant à ce qui vient de l'extérieur et créateur.

Écoutons Duhamel (La pierre d'Horeb) : « Je rencontre parfois des enfants élevés hors du gynécée. Je les reconnais comme peuvent se reconnaître entre eux les adeptes d'une confrérie secrète ».

4. La fonction d'interdiction

C'est sans doute la plus connue, la plus visible, la plus critiquée. Ses aspects répressifs sont le plus souvent mis en avant. C'est celle qu'aujourd'hui on voudrait supprimer.

Pourtant la nécessité d'un représentant de la loi s'impose comme s'impose souvent celle du représentant de l'interdiction. Sans cette fonction, l'enfant, puis l'adolescent sont privés de la désobéissance qui va inaugurer leur autonomie.

Écoutons Jean Cocteau : « Une trop grande liberté, un « fais ce que tu veux » commode met la jeunesse dans l'impossibilité de désobéir, alors que rien d'audacieux n'existe sans la désobéissance à des règles ».

Il a parlé de la règle et non de la loi, distinction fondamentale que depuis longtemps les représentants des institutions établies de par le monde et à travers l'histoire ont essayé de gommer en voulant nous faire confondre :

- légitimité et légalité
- éthique et code moral
- péché et faute

de manière à mieux culpabiliser, humilier. Ce ne sont pas des pédagogues. C'est, comme l'aurait dit Julien BENDA, « la trahison des clercs ».

Chez l'enfant, le non, déjà timidement, annonce cette désobéissance à la règle sans laquelle rien de grand ne s'est jamais fait. C'est par le non qu'Antigone - avec une poignée de terre - l'emporte sur Créon. Sans elle, Thémistocle n'aurait pas gagné la bataille de Salamine et Nelson, celle de Trafalgar et si Jean de Laborde avait su désobéir, la flotte française en 1942 n'aurait pas livré pour rien un combat dérisoire contre elle-même.

Dans notre pays, chaque fois que les règles établies contrevenaient à l'honneur, il s'est trouvé un homme, ou une femme, exceptionnels pour désobéir et sauver le pays.

Le Tribunal de Nuremberg l'a confirmé : « Il est des ordres auxquels on n'obéit pas ». Seul l'esclave dit oui. L'homme libre dit non.

Ainsi la désobéissance, acte délibéré, autonome, personnel, place l'enfant en position de sujet responsable de son action... C'est à partir de là qu'il se constitue comme existant en dehors des parents, qu'il peut avoir une vie propre et accéder aux personnages qui lui seront indispensables pour protéger l'unité de sa personne

Interdire tout, comme tout permettre n'est pas pédagogique. Ce sont deux attitudes également rejetantes.

5. Rôle de sécurité et de réassurance

La fonction paternelle est l'apprentissage d'une relation au monde affranchie de l'angoisse. Avec elle, devient possible l'appartenance acceptée et active à l'humanité, l'ancrage au sein de la communauté des hommes d'un enfant, d'un adolescent en possession de son irréductible individualité, de son autonomie. La sécurité qu'offre le père n'est possible que s'il a lui-même réussi à dominer son angoisse et s'il est heureux. Être heureux est le meilleur service qu'il puisse rendre à ses enfants.

6. Rôle d'amour

L'amour n'est pas spécifique de la fonction paternelle. Son originalité, c'est que l'amour s'exerce à distance, qu'il est médiatisé, en tout cas à plus de distance que celui de la mère qui est plus corporel.

L'amour du père, aide l'enfant dans la conquête du temps et de l'espace vécus. Il existe, et l'enfant s'en rend compte, même lorsque le père est absent ; même s'il est mort, si la mère sait le porter et le transmettre. C'est un des premiers aspects de l'amour dans la fonction paternelle que d'amener l'enfant à connaître et à tolérer la distance : distance dans le temps par l'attente de retours qui le jalonnent, distance dans l'espace puisqu'il évolue au large du regard.

Cet amour porteur de message à distance, c'est difficilement que l'homme adulte s'en séparera ; passant sa vie en une quête qui est sans doute indispensable pour tenter le passage du temps à l'éternité.

Georges Pompidou, interrogé sur les difficultés entre les générations répondait : « Il ne s'agit pas de comprendre les jeunes. Chaque vague apporte ses préoccupations et ses difficultés. A peine a-t-on essayé d'en comprendre une, qu'elle est passée et qu'arrive la suivante. Il s'agit d'abord de les aimer ». Le César de Pagnol dit à son fils : « Tu sais, parfois je dis que tu m'empoisonnes la vie... et bien ce n'est pas vrai ».

On comprend mieux, par cette relation d'amour que les censures acquises qui font la règle de la vie adulte - et que les psychanalystes appellent SURMOI -, que les parents sont les premiers à faire acquérir, gardent, venu l'âge adulte, un aspect d'obligation, de renoncement, mais aussi de protection et d'amour. Les essais malheureux en éducation et en thérapeutique de les supprimer en sont pour nous le témoignage.

7. Le père, personnage d'identification

Identifier, dit le Docteur Pierre MARTIN (In : Vocabulaire de Psychopédagogie, de R. LAFON), c'est étymologiquement reconnaître le même, retourner au même. Ainsi l'identification ne se comprend qu'à partir de l'autre comme objet distinct et réalité perçue, c'est pourquoi nous disons qu'elle est première. Elle est :

- image symbolisée, structurée et structurante
- tendance à l'unification
- rivalité destructrice, source par là de culpabilité autant que d'image anticipatrice idéale
- mobilisée à partir de fantasmes qui sont à comprendre comme phénomènes réalisant le désir du sujet.

Elle est à l'origine de la formation :

- de la personne
- des censures
- de son image idéale.

Ces éléments sont connus. Je voudrais insister sur l'aspect de rivalité destructrice qui sous-tend une agressivité mutuelle entre le père et les enfants. Les jeux la symbolisent et lui permettent de s'exprimer sur un mode exprimable. Nier l'agressivité dans la filiation serait nier l'identification, c'est-à-dire cette démarche de nous vers nous à travers l'autre. L'empêcher de s'exprimer, la réprimer ou, pire, la refouler expose à des situations explosives.

8. Le rôle de reconnaissance

Il ne s'agit pas seulement de reconnaître au sens légal, ou de « prendre un enfant pour le sien » (Y. Duteil), mais plus tard de prendre ce qu'il fait et ce qu'il est comme venant du père même à travers la différence, même si ce que réalise le fils ou ce qu'il est, n'est pas exactement ce qu'avait voulu et ce qu'aurait voulu le père.

Reconnaître, c'est « se mettre dans l'esprit comme antérieurement connu ». C'est accepter comme sien quelqu'un qui n'est plus à soi. C'est l'aider à trouver son identité, démarche impossible si le sujet ne peut pas, par l'intermédiaire de la reconnaissance de son père, se rattacher à sa lignée qui vient du fond des âges.

9. La séparation, le laisser partir

Si le deuil d'un enfant est la chose la plus terrible, on oublie souvent le deuil imaginaire qu'est la séparation lorsqu'un enfant quitte sa famille même naturellement. Certains parents ne le supportent pas.

Laisser partir est le dernier aspect de la fonction paternelle. C'est laisser exister pour soi. Les enfants qu'on laisse partir sont ceux qui reviennent. Il y a le deuil à faire d'un enfant pour que naisse un nouvel homme ou une nouvelle femme. « Tu vas devenir ce que tu veux et non ce que je veux ». On retrouve la réponse jamais donnée, sinon par le silence à la dernière prière de Jésus avant sa passion « Père, écarte de moi la coupe..., mais que ta volonté soit faite et non la mienne ».

Les limites de la fonction paternelle

Nous avons brièvement évoqué l'agressivité entre le père et le fils à propos de l'identification et de la querelle fraternelle qui se produit entre eux.

La loi naturelle est qu'un jour les enfants dépassent le Père. Il est inévitable que ce dépassement sous-tendu par l'agressivité des uns ne mobilise pas celle des autres, moment difficile pour les deux, qu'ils ne sont pas toujours prêts à supposer. Quel désarroi le jour où l'enfant se rend compte, à l'occasion d'un fait précis, que son père n'est pas tout-puissant, qu'il peut se tromper, que son pouvoir a des limites et que sa faculté de discernement est mise en échec par la désobéissance méconnue... Là peut-être commence l'adolescence. Je rappellerai la fin de « La gloire de mon père », ce premier livre si émouvant de Souvenirs d'enfance.

Peu d'adultes parmi les créateurs, et simplement ceux qui ont réussi leur vie, ont été des adolescents sages. Mais cette expérience dépassée, les relations prennent une autre voie. Il est rassurant en effet de ne pas être sous la coupe, et trop près d'un père tout puissant (Zeus maniait la foudre et l'on ne pouvait pas regarder Yahvé en face sans danger). Le danger imaginaire s'estompe et permet l'établissement de relations plus fécondes. L'affrontement (mais non le conflit) devient possible. Il est générateur de progrès.

C'est là que selon l'expression de Cocteau « le désordre de la jeunesse y devient l'ordre sans rien perdre de son feu ». Le père prend alors dans la représentation de l'enfant la place du

représentant de la loi qui s'impose à lui et qui marque ses limites. Il n'est plus la loi. Tous deux sont soumis au temps et le père ne représente plus qu'un maillon dans une chaîne temporelle qui s'origine bien en deçà de lui.

Leur querelle ne peut pas, si elle devient un conflit, avoir de fin puisqu'elle est du domaine de l'imaginaire et qu'il ne peut y avoir vainqueur, ni vaincu. L'enfant ne pourra dépasser le père qu'après avoir pris sa marque, dont il sera porteur vers la génération suivante.

Le père ne pourra survivre à travers le temps que par ce que ses enfants véhiculeront de lui. Le Dieu des Chrétiens aurait-il été aussi connu et reconnu si celui qui se disait son fils n'avait, en invoquant sa loi, témoigné de sa toute-puissance et de son amour ?

Plus simplement ne pourrions-nous retrouver entre le père et le fils le dialogue de Macbeth : « Qui t'a fait duc ? Qui t'a fait roi ? ».

L'enfant est porteur du désir du père comme celui de la mère. Leur réalisation laisse souvent désemparé.

Une limite de la fonction paternelle c'est de ne pas pouvoir éviter aux enfants l'expérience douloureuse, seule capable d'ouvrir la voie de la maturité et l'accession à l'âge adulte. L'enfant à sa question, ne reçoit pas de réponse parce qu'il ne peut pas y avoir de réponse...

Expérience terrible, expérience indicible, expérience angoissante, mais expérience revivifiante, unique, inévitable.

Là commence l'âge adulte.

Duhamel dans *La pierre d'Horeb* rapporte qu'après une dure crise morale et une maladie réelle, il a dû revenir chez son père médecin et hypocondriaque.

Après trois semaines où il a gardé la chambre, soigné seulement par une vieille servante, il peut enfin se lever et se voit accueilli ainsi par son père qui n'est pas allé le voir une seule fois : « Plus de vingt jours que tu n'es pas descendu savoir ce que je devenais, la jeunesse c'est le temps où l'on ne pense pas aux autres ».

Une semaine plus tard, rétabli, il se met à respirer avec délices : « Ce matin-là je compris que j'allais devenir un homme : l'odeur du monde était changée ».

Ainsi retrouvons-nous, au niveau des sciences de l'homme, le fil conducteur de la tragédie antique, dans laquelle le destin est fixé, sans que l'agitation stérile des hommes puisse le changer.

Il est plus facile d'entendre la plainte émouvante de Vigny et son appel au silence devant le silence éternel de la divinité.

Mais le père vient-il à disparaître, alors le sentiment du dialogue interrompu s'impose inexorablement. Il semble toujours à l'enfant qu'il reste encore quelque chose à dire qui n'a pas été dit et ne le sera plus jamais. C'est la dernière limite de la fonction paternelle.

Impression d'impuissance et affrontement à la réalité de la condition humaine.

La fonction paternelle dans le registre symbolique

Trois exemples seront abordés.

A. Parler de la fonction paternelle conduit inévitablement à aborder le sujet de la médecine et de la Faculté où la filiation symbolique est la loi, chaque enseignant désignant dans la pratique son successeur par tradition. Il s'agit donc d'une histoire de famille avec tous ses développements, ses querelles, ses rivalités et cette agressivité si mal dissimulée, et, ce qui est plus grave, si peu productive.

Le médecin, dans sa fonction professionnelle, est personnage d'identification ce qui rend compte au passage de l'agressivité qu'il peut susciter, mais aussi personnage rassurant, détenteur de l'autorité, faisant commerce avec la mort et tenu, en principe, au secret. La

médecine est un artisanat, disons un art, basé sur l'expérience. Elle ne peut être, sans être pédagogie au sens strict. Pour l'apprendre il faut des livres, des malades et un ancien pour nous diriger. Ce dernier est investi de la fonction paternelle. Le danger est que beaucoup se prennent pour la fonction qu'ils remplissent. Là commence l'aliénation.

Cette fonction est telle que bien souvent les représentants de la loi se montrent peu sévères pour les médecins et que déjà Hippocrate pouvait écrire : « il n'y a point de peine portée contre ceux qui l'exercent mal. On ne les punit que par l'ignominie. Mais l'ignominie ne blesse point les hommes qui en sont pétris ».

La médecine, issue du sacré, se justifie parce que les millénaires n'ont pas suffi à l'homme pour apprendre à voir mourir.

Elle s'interroge encore et toujours sur la destinée de l'homme. Cet homme, dont la naissance disait Malraux, se situe au moment où, dans les forêts du quaternaire, devant le cadavre de son semblable, le premier être a demandé « Pourquoi ? ».

B. L'enseignant est en situation d'exercer la fonction paternelle

Mission aujourd'hui difficile si l'on préfère séduire que diriger, plaire que limiter et être aimé qu'être respecté.

Mission impossible face aux élèves et aux étudiants qui ont un besoin permanent de personnages paternels. En les critiquant sans cesse, ils expriment constamment le mécontentement qu'ils ont, non des autres, mais d'eux-mêmes et ne souhaitent que voir opposer à leurs demandes répétées par la surenchère, le refus, soutien de leur désir évanescents.

Mais aussi mission délicate envers leurs collaborateurs et surtout celui qu'ils ont choisi comme leur fils symbolique... et avec lequel les relations, en règle générale, sont de type familial, chacun se prenant pour la fonction qu'il remplit. Nos assemblées sont pleines de ces criailleries, de ces foucades qui ne peuvent avoir de fin car issues du registre imaginaire, donc peu confrontables avec le réel et véritable rocher de Sisyphe.

C. L'homme d'État enfin

Car toute politique est d'abord pédagogie et doit le rester si elle veut durer et être efficace. Le résultat de la fonction paternelle c'est dans son exercice

- a) la solitude si bien exprimée par le poème de Vigny : « Moïse »
- b) l'agressivité qui souvent tourne à la haine incompréhensible sur les apparences : Richelieu, Clémenceau, Mendès-France, de Gaulle en furent l'objet
- c) l'impossibilité pour les autres de se déprendre du père après la mort et l'obligation de porter sa marque après l'avoir critiqué.

Le risque serait pour l'homme d'État le découragement générateur de renoncement, l'amertume qui retourne l'agressivité contre soi et surtout le mépris destructeur où se perd le respect de l'autre. Pour exemple je prendrai un film que j'aime beaucoup. Il s'agit de Rio Bravo de Howard Hawks où le personnage principal sauve trois personnes, deux hommes et une femme, de la déchéance :

- sans leur faire de cadeau
- en leur demandant tout ce qu'ils peuvent donner
- en n'acceptant pas qu'ils se dégradent
- en ne les aidant pas
- en ne leur demandant rien pour lui-même, mais en acceptant leur aide
- en s'en allant vers le bonheur.

Il me semble entendre une question : « Quel était votre père ? ». Puisqu'il est mort depuis bientôt dix ans, je puis répondre à votre question.

C'était un homme gai, honnête, loyal..., un homme simple de ce pays, enseignant du temps où les enseignants enseignaient, servaient l'ÉTAT plus que le pouvoir et servaient la NATION sans trahir l'ÉTAT.

Son humour lui permettait de ne jamais se prendre au sérieux trop longtemps et de ne pas s'identifier à sa fonction, qu'il remplissait scrupuleusement en bon artisan.

De mon enfance rurale, j'ai gardé le souvenir de nos promenades du jeudi après-midi, où nous parcourions la campagne tandis qu'il m'en traduisait brièvement les signes pour la vie.

Il a été mon premier enseignant. Plus tard, heureux des résultats de ses deux fils sans en être vaniteux, il en parlait rarement car il ne voulait blesser personne. Auprès de lui j'ai appris la tolérance, l'amitié des humbles et le goût d'enseigner.

A son enterrement, ses anciens élèves étaient là. L'un deux, fils de ces immigrants qu'il avait tant contribué à intégrer par l'école, me disait en pleurant : « Le maître est mort ».

Ce terme de maître d'école était alors officiel et l'usage répandu dans le langage courant. Aujourd'hui il a disparu du vocabulaire et de la réalité. Pour avoir des maîtres d'école, il ne nous manque que d'avoir des maîtres et qu'il y ait une école.

Il est des héritages que l'on est heureux de recueillir. Je crois que j'ai eu de la chance... oui, en vérité, beaucoup de chance. Votre dernière question, plus indiscrète, je la devine aussi : « Quel père êtes vous ? »

La réponse vous sera donnée plus tard, par celui qui dans cette Compagnie me succédera. S'il ne tenait qu'à moi, la réponse pourrait encore attendre, tant il est vrai que, comme le disait Cocteau, « un académicien est ce personnage qui, une fois mort, devient un numéro de fauteuil ».

Au terme de cet éloge de mon prédécesseur, maître et ami, où irai-je chercher la réponse à la question que pose la fonction paternelle ?

Je ne la prendrai pas chez Prévert, avec son « Notre père qui êtes aux cieux, restez-y, nous, nous restons sur la terre qui est si jolie ».

Je ne la prendrai pas, une fois n'est pas coutume, chez le Général de Gaulle, bien que son « vieil homme recru d'épreuves... » soit tellement porteur d'espoir.

Le psychiatre pourrait la trouver chez Duhamel lorsqu'il place dans le dernier ouvrage de La Chronique des Pasquiers, sous la plume de Laurent son personnage préféré, dans une lettre à sa soeur Cécile, ces mots :

« Je vis en paix avec l'ombre de mon père et même je l'aime et même je le respecte dans le souvenir. Je ne respecte pas ses défauts qui nous ont fait tant souffrir, mais je respecte en lui ce qui était respectable ».

L'homme, simplement l'a trouvée dans le cinéma, à la fin d'un film simple, mais tendre, d'un grand metteur en scène dont ce n'est pas le chef-d'oeuvre. Son personnage principal, après nous avoir fait revivre la verte vallée de son enfance, s'écrie, et je le reprendrai à mon compte :

« Non, les hommes comme mon père ne peuvent pas être morts ».